

**Dans quelle famille avez-vous grandi ?**

Du côté de ma mère, je descends d'une famille de militaires – mon arrière-grand-père (Victor van Strydonck) fut un héros de la Première Guerre mondiale – ainsi que d'une grande famille brassicole (les Spoelberch). Mon grand-père paternel, vénitien, travaillait dans la mine du côté de Charleroi. On n'a jamais trop parlé de tout cela à la maison et j'ai grandi dans une famille assez préservée de ces deux extrêmes, dans un environnement bienveillant. Mon père s'était débrouillé dans divers petits boulots pour financer ses études et a ensuite travaillé dans une société de commerce. À Virginal, le village où nous vivions, mes parents avaient créé un univers un peu idyllique.

**Comment la musique est-elle entrée dans votre vie ?**

Mes parents souhaitaient que leurs enfants – mon grand frère, ma grande sœur et moi – fassent de la musique. Ils ne voulaient pas forcément que nous devenions musiciens professionnels, mais mon père estimait que la musique était un élément formateur pour le cerveau des jeunes enfants. Il était strict: le travail, l'effort et les études avaient beaucoup d'importance. Pour lui, il fallait se battre et travailler dur. Malgré cette exigence, j'ai le souvenir d'une très bonne ambiance. Ma mère compensait, elle nous donnait beaucoup d'amour.

**Quel enfant étiez-vous ?**

Sage et studieux. Je m'amusais mais j'étais docile; j'acceptais d'être formé, aiguillé par mes professeurs. J'avais une passion, que j'ai toujours d'ailleurs: l'aviation. À dix ans, je rêvais d'être pilote de chasse.

**Dès l'âge de cinq ans, vous décidez que le violon sera votre instrument...**

Un ami en jouait et je trouvais que l'instrument ressemblait à un jouet rigolo. J'ai rencontré une cheffe de chœur qui animait des mariages. Je l'accompagnais; j'étais un peu la mascotte de cet ensemble. Cela m'a donné le goût de la scène. J'ai participé au Concours des jeunes solistes à la RTBF, puis à plusieurs autres concours, ce qui m'a donné une certaine confiance en moi. J'allais au collège Sint-Jan Berchmans et, dès l'âge de 11 ans, le mercredi et le vendredi, grâce à des dérogations, j'allais au Conservatoire.

**Un solide programme... Étiez-vous un enfant prodige ?**

Non, j'avais du talent, mais je ne pense pas avoir été un enfant prodige. Je n'ai jamais voulu être une "bête de cirque". Quand je vois de très jeunes Asiatiques jouer tous les Paganini... Je suis trop fainéant pour ça, mais le programme ne m'a jamais paru lourd grâce à ma nature hyperactive. J'apprenais vite, mais je pense que la clé, c'est la régularité. À un moment, mon père me payait cinq francs belges de l'heure comme récompense...

**Quelle musique écoutiez-vous alors ?**

D'abord du classique, puis mes goûts se sont élargis: je me suis intéressé à la musique électro. J'aimais – et j'aime toujours – Pink Floyd. Je n'étais pas uniquement branché sur la musique: je faisais aussi du sport, du tennis, du foot. Cela ne signifie pas que tout était rose, mais je suis très reconnaissant envers mes parents de nous avoir donné ces possibilités et d'avoir veillé à notre équilibre.

**Vous terminez le Conservatoire à 17 ans...**

Oui, avec une grande distinction. J'avais certaines facilités. Ensuite, j'ai fait une année de droit... En réa-

lité, je n'ai jamais assisté aux cours et je n'ai passé – et réussi – que deux examens: principes du droit et droit romain. Le fait d'avoir beaucoup travaillé auparavant m'a permis une certaine forme de dilettantisme. D'ailleurs, je n'ai jamais considéré que jouer de la musique était un vrai métier. J'ai toujours eu de la chance: je n'ai jamais eu de problème financier. J'ai assez vite bien gagné ma vie, dès l'âge de 14 ou 15 ans, grâce à des concerts. Et c'est aussi avec cet argent que je me suis payé ma licence de pilote d'avion.

**À la Chapelle musicale, vous avez suivi les cours d'Augustin Dumay, puis vous décidez de partir...**

Dans le parcours d'un musicien, l'important est de tomber sur des professeurs charismatiques, qui vous inculquent l'exigence. En Belgique, j'ai eu de très bons professeurs: notamment Véronique Bogaerts et Augustin Dumay. Mais, à un moment donné, il faut partir à l'étranger. Avant cela, j'avais gagné des concours, y compris internationaux, mais j'avais été éliminé au premier tour du Concours Reine Élisabeth... Je suis parti à Vienne dans l'espoir de suivre les cours intensifs de Boris Kuschnir, professeur au Conservatoire de Vienne. Ses cours étaient très prisés. C'est lui qui m'a permis de réussir au Reine Élisabeth en 2009.

**L'école russe est à la dure...**

J'avais vraiment besoin d'un professeur un peu stakhanoviste. Il m'a dit: "Cela va prendre des mois, mais il va falloir recommencer à zéro." Ce fut terrible: au début, je jouais des cordes à vide, c'est-à-dire sans même poser les doigts sur les cordes. Cela permet d'apprendre à manier l'archet correctement. C'était une méthode assez extrême, qui ne fonctionne pas avec tous les élèves. Elle peut vous briser mentalement. Mais il fallait que je perce le plafond de verre et, pour cela, je devais redescendre d'une ou deux marches afin de reprendre mon élan. Ce n'était pas très amusant, mais il m'a permis de me dépasser en me donnant cette

boîte à outils, en me réapprenant à jouer.

**Combien de temps y êtes-vous resté ?**

Quatre ans, de 2005 à 2009, l'année où j'ai participé au Reine Élisabeth. Le dernier mois avant le concours, il me faisait venir chez lui tous les jours. Parfois même à 23 heures. Il avait un petit verre de cognac et me disait: "Vas-y, joue ton truc." Selon lui, il fallait être capable de se réveiller en plein milieu de la nuit, de jouer son répertoire, puis de se recoucher sans se planter. Être admis au Reine Élisabeth, c'était ma Coupe du monde!

**Où vous avez brillé... Qu'avez-vous ressenti ?**

J'ai terminé deuxième et j'ai remporté le prix du public. C'est l'un des moments les plus importants de ma carrière, voire de ma vie. Une véritable consécration: cela donne de la crédibilité et un immense coup de confiance en soi. J'imagine que les sportifs ressentent le même émoi lorsqu'ils remportent un grand tournoi. Il y a quelque chose qui s'ouvre, une forme de libération. Je n'ai pratiquement pas eu besoin de dormir pendant un mois, c'était dingue. L'énergie restait, durait...

**Comment atterrit-on après un tel sommet ?**

À partir de ce moment-là, et grâce à ma nomination aux *Rising Stars* – un programme européen qui sélectionne des musiciens classiques prometteurs –, j'ai joué dans des salles prestigieuses: le Concertgebouw, le Musikverein, la Cité de la Musique à Paris, mais aussi à Hambourg, Barcelone ou Stockholm.

Puis dans le monde entier avec de grands orchestres. Un agent basé à Amsterdam a accepté de gérer mes concerts. C'est à ce moment-là que tout a vraiment décollé.

**Depuis, vous avez notamment conçu le projet Karavan. Pouvez-vous en expliquer la genèse ?**

Il y a deux sources d'inspiration. D'une part, j'ai toujours eu envie d'enregistrer *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Mon père est vénitien; je le dis peut-être un peu pour me justifier, mais c'est une musique très fraîche, très naturelle, qui correspond bien à ma personnalité. Il existe évidemment un nombre incalculable d'enregistrements des *Quatre Saisons*, il fallait donc que je rende cela un peu plus personnel. D'autre part, j'ai toujours eu cette volonté d'écrire ma propre musique ou, en tout cas, de sortir de ce rôle uniquement d'interprète de musique classique. J'adore la musique classique, elle reste une nourriture essentielle pour moi. Mais je ne me voyais pas être musicien classique toute ma vie. J'avais envie d'explorer d'autres façons d'être avec le monde et avec les gens.

Pendant le Covid, j'ai écrit deux pièces qui ont constitué le point de départ du projet Karavan. À la base, la musique est classique – celle de Vivaldi, que j'ai retravaillée –, à laquelle nous ajoutons des influences venues des musiques du monde. Des musiques de transmission orale. Je trouve fascinant que des personnes, sans partition, jouent d'un instrument pendant deux heures sans s'arrêter, à la manière du jazz. L'idée est de réutiliser l'improvisation comme élément créatif afin de créer une musique qu'on peut appeler classique... ou pas. Nous sommes six et, trois jours par mois, on se retrouve tous pour échanger, mettre nos idées sur la table, à la campagne. Notre premier album, *Open Road*, sortira en septembre. J'ai conçu ce projet comme un vrai voyage de la caravane qui part au milieu de la nuit dans un petit tour du monde traversant les quatre saisons, mais complètement réécrites au gré de nos rencontres. On passe d'un univers à un autre, totalement différent, du koto japonais au griot du Burkina Faso.

**Qu'est-ce que la musique classique ?**

En réalité, je trouve que le terme "musique classique" ne veut plus dire grand-chose. La musique classique, c'est un patrimoine du passé que l'on continue à jouer. Mais heureusement qu'elle existe encore, évidemment. Avec le projet Karavan, nous nous nourrissons de ce passé pour créer quelque chose de nouveau. Je crois que c'est une forme de thérapie, d'inspiration et d'ouverture. Un musicien doit constamment se réinventer. À la grande époque de la musique classique, les interprètes étaient compositeurs: Mozart, Haydn, Beethoven, Brahms, Liszt, Chopin, etc. Au XX<sup>e</sup> siècle, la musique classique s'est spécialisée, les interprètes sont devenus des interprètes, les compositeurs des compositeurs. Ce qui est intéressant, parce qu'on pousse le niveau très loin, mais on perd un rapport avec le corps, avec l'instinct. On voit des armées entières de jeunes qui peuvent jouer tout le répertoire nickel chrome et puis des compositeurs qui font des musiques très obscures. La question que je me pose, est: quelle est ma place? Dois-je me battre pour être un soldat? La réponse est non, je n'ai pas fait de la musique pour devenir un soliste. Par contre, le côté amateur, passionné, curieux, aventurier est très important pour moi. Me donner cette possibilité d'explorer, d'oser, de prendre des risques, c'est ce que j'appelle être musicien. Il y aura peut-être 60%, ou plus, de mauvais ou pas intéressants, mais il y aura peut-être aussi une pépite, une forme de sérendipité. Karavan représente cela.